HT 010116617

DISCOURS ET COMMENTAIRES CRITIQUES SUR L'ÉTAT DES LETTRES EN FRANCE AU XVII. SIÈCLE.

Par Dr. ***P. Sénéchaute.***

La littérature française est la fidèle image de la société dont elle est sortie. Les auteurs illustres d'une grande nation comme la France sont les types vivants de ses moeurs, de ses idées, de ses opinions, de ses transformations, de sa civilisation et de son génie. Le développement individuel et la civilisation du peuple entier ont toujours marché de front. Le règne de Louis XIV n'a jeté tant d'éclat que parce qu'il a été celui de Corneille, de Racine, de Molière et de Fénélon.

Les progrès de la langue française furent peut-être retardés par Charlemagne, qui faisait regner dans ses vastes états la langue des Romains qui fut généralement en France celle des lois et des actes publics jusqu' à François I. L'idiome vulgaire, abandonné à la partie basse du peuple, vit dans ce temps la langue latine, adoptée par la cour et le clergé, devenir celle des églises, des tribunaux et des savans. Ainsi vivaient en France deux langages différents et presque ennemis, d'où devaient sortir deux littératures distingues et rivales, dont l'une serait la propriété exclusive de la classe instruite, et dont l'autre grandirait pour le commun de la nation. Mais un jour, ils devaient s'unir et même confondre.

La France était alors bien loin de pouvoir balancer la gloire des autres nations — jusqu' au XVI siècle. La langue n'avait, même dans ce siècle, ni pureté, ni correction. Ce qu'elle avait produit de meilleur en vers et en prose n'avait pu servir qu'à ses progrès encore lents et bornés, sans donner à la littérature française cet éclat, qui ne se répand au-dehors que quand une langue est à peu près fixée. Le théâtre français, devenu depuis le premier du monde, n'existait pas. Amyot en prose, et Marot en poésie se distinguaient surtout par un caractère de naïveté qui est encore senti aujourdhui parmi les Français; mais la noblesse et la régularité d'une diction soutenue, les convenances du style proportionné au sujet, étaient des mérites ignorés. La scène, le barreau, la chaire, n'avaient qu'un même ton, également indigne de tous trois. Les efforts de Ronsard pour transporter dans le français les procédés du grec et du latin, prouvèrent qu'inutilement rempli du génie des anciennes langues, il n'était pas en état de saisir celui qui était propre à la sienne. Deux hommes seuls, mais sous des rapports aussi éloignés que les dégrés de leur mérite, peuvent attirer l'attention: ce sont Rabelais et Montaigne. Le premier était aussi naturellement gai que le second naturellement raisonnable; mais l'un abusa de sa gaieté jusqu' à la plus basse bouffonnerie; l'autre laissa quelquefois aller la paresse de la raison jusqu' à l'excès du scepticisme. Rabelais à qui La Fontaine trouvait tant d'esprit, et qui réellement en avait, ne l'exerça que dans le genre le plus facile, celui de la satire allégorique, habillée en grotesque.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Montaigne était sans doute un esprit d'une trempe fort supérieure. Ses connaissances étaient plus étendues et mieux digérées que celles de Rabelais; aussi se proposa-t-il un objet bien plus relevé et plus difficile à atteindre. Ce ne fut pas la satire des vices et des abus de son temps; ce fut l'homme tout entier et tel qu'il est partout, qu'il voulut examiner en s'examinant lui-même. Sa diction est incorrecte, même pour le temps, quoiqu'il ait donné à la langue des expressions et des tournures qu'elle a gardées comme de vieilles richesses. Il a imprimé à la langue une sorte d'énergie familière, qu'elle n'avait pas avant lui et qui ne s'est point usée, parce qu'elle tient à celle des sentiments et des pensées et qu'elle ne s'éloigne pas, comme dans Ronsard, du génie de l'idiome français.

Sous ces circonstances avançait le XVII siècle, qui fut enfin celui de la France. La langue commençait à s'épurer; elle prenait des formes plus exactes, un ton plus noble et plus soutenu; elle acquérait de l'harmonie dans les vers de Malherbe et dans la prose de Balzac; mais celui-ci, moins occupé des choses que des mots, et s'appliquant surtout à l'arrangement et au nombre de la phrase, qui semblaient alors des miracles, parce qu'ils étaient des nouveautés, écrivit de manière que sa gloire, moins attachée au mérite de ses ouvrages qu'aux services qu'ils rendait à la langue française, est presque tombée dans l'oubli quand il est devenu inutile. Malherbe plus heureux, animant ses ouvrages du feu de la poésie et y répandant des beautés de tous les temps a conservé des droits sur la postérité en même temps qu'il enseignait aux Français le rythme qui convient à leur versification, les règles essentielles de leurs différents maîtres, et l'art de les entremêler, le mouvement et les suspensions de la phrase poétique, l'usage légitime de l'inversion, le choix et l'effet de la rime. Boileau dit de lui (Art. poét. Ch. I):

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigne le pouvoir,
Et réduisit la Muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

Ainsi cet accommodement de la littérature antique et de la jeune littérature française se trouvait depuis longtemps préparé par de bons esprits: Marot, Montaigne, Régnier, Vaugelas et Malherbe surtout, avaient déjà parlementé efficacement à cet égard, et leur médiation avait été presque acceptée par l'une et l'autre littérature; mais c'est au XVII siècle seulement que cette association intime fut complètement opérée; et quand le jésuite Rapin donna son poème: Hortorum libri IV, quand le P. Vanière publia son: Praedium rusticum, la France littéraire ne vit plus dans ces écrits, que les ingénieuses mais impuissantes protestations d'une minorité vaincue.

L'esprit humain n'a point cessé de placer l'antique racine de sa généalogie dans ce sol de la Grèce, d'où la poésie, l'éloquence et la philosophie naquirent comme des plantes naturelles. Ce qui chez les Grecs était un instinct de délicatesse, est devenu règle et critique pour les autres nations. L'Europe et surtout les nations méridionales latines par la langue et la tradition reçurent à travers la transmission romaine l'esprit et les modèles de la Grèce.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Nous voilà arrivés à une des influences principales auxquelles la littérature du grand siècle dut sa splendeur: c'est l'imitation des Anciens, commencée au XVI et continuée au XVII siècle.

Quelle grande influence la lecture des Anciens ait exercé non seulement sur la prose, mais aussi sur la poésie, nous apprend Voltaire dans son commentaire sur le Britannicus de Racine; il dit: où l'on trouve toute l'énergie de Tacite exprimée dans des vers dignes de Virgile. — Racine lui-même avoue dans sa préface avec cette candeur et avec cette modestie, qu'on ne trouve que dans les hommes d'un talent supérieur, qu'il doit beaucoup à Tacite, qu'il appelle même le plus grand peintre de l'antiquité. Les imitations souvent aussi heureuses que le génie si différent des deux langues le comporte et qu'une traduction en vers le permet, sont peut-être les plus beaux endroits de Britannicus, où comme Racine le remarque: il n'y a presque pas un trait éclatant, dont Tacite ne lui ait donné l'idée.

Boileau dit dans sa lettre à M. Perrault sur cette influence:

„Pouvez-vous nier que ce ne soit au contraire à cette imitation-là même que nos plus grands poètes sont redevables du succès de leurs écrits? Pouvez-vous nier que ce ne soit dans Tite Live, dans Dion Cassius, dans Plutarque, dans Lucain et dans Sénèque, que M. de Corneille a pris ses beaux traits, a puisé ces grandes idées qui lui ont fait inventer un nouveau genre de tragédie inconnu à Aristote....

Pouvez-vous ne pas convenir que ce sont Sophocle et Euripide qui ont formé M. Racine? pouvez-vous ne pas avouer que c'est dans Plaute et dans Térence que Molière a appris les plus grandes finesses de son art?"

Or les modèles de l'antiquité prirent un empire absolu. Ils devinrent objets d'enthousiasme et de culte. Le langage aux formes précises, ce vocabulaire dans lequel la signification était à la fois si nuancée et si définie, cet enchainement des pensées, ces sentiments vrais et universels apparurent comme un phare au milieu d'une civilisation imparfaite, de ses développements encore confus, de sa langue encore incertaine. Alors commença une sorte de lutte entre le génie national et les traditions renouvelées. D'une part une imitation pédantesque, un mélange tenté sans discernement; d'autre part une inspiration facile et familière, mais qui restait impuissante à s'élever dans les hautes régions de l'art.

Après un siècle de tentatives et d'efforts la langue et les lettres françaises se trouvèrent enfin dans un état d'achèvement. Ce qu'elles avaient acquis dans leur commerce avec l'antiquité, n'était plus un emprunt, une imitation, c'était la substance même du génie français, tel qu'il s'était composé et développé, conforme aux goûts et aux moeurs de la nation; il ne s'agissait plus d'encadrer forcément l'esprit de la race française dans les paroles grecques ou romaines: la fusion s'était opérée, il n'y avait plus copie, mais inspiration. Un ensemble doué d'unité et d'harmonie caractérise le beau siècle de Louis XIV, quand il arrive à ce moment précis, où apparaissent les grandes époques littéraires, alors que les esprits, après un temps d'essais et d'oscillations semblent d'un commun accord entrer dans une même voie; lorsque par un travail intérieur la langue est devenue suffisante pour les sentiments et les idées; lorsque le besoin de l'ordre soumet le génie à l'autorité du goût.

Le résultat de toutes ces circonstances et de toutes ces influences fut, que la littérature française commença à déployer sa splendeur, splendeur telle qu'il n'y en a pas eu de pareille dans les âges suivants, de sorte que le siècle de Louis XIV est le meilleur de la littérature et de la langue française, à laquelle on a su donner par un choix, une propriété d'expressions qui étonne et par des associations de mots

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

aussi heureuses que neuves et hardies, une richesse, une énergie, un mouvement, qu'elle n'avait point eus jusqu' alors.

De cette sorte les lettres croissaient et florissaient fécondées par la connaissance de l'antiquité, elles pouvaient désormais suivre un cours plus facile; elles étaient plus accessibles à tous et s'adressaient à un public de jour en jour plus nombreux; ainsi elles devaient subir l'influence de l'opinion générale et des moeurs du temps.

Émancipées de l'École, elles relevaient la société, moindre était le travail, moindre la consciencieuse méditation, moindre aussi le soin de l'expression et de la forme; la pensée avait des ailes en naissant et s'envolait d'un libre essor. Parmi le mouvement littéraire, lorsque de si grands écrivains obtenaient non plus seulement un succès d'applaudissement, mais une souveraineté sur l'opinion: la critique devait se modifier.

En même temps s'anima un sentiment plus vif, une admiration plus intime pour les beautés de la poésie et de l'éloquence. Les impressions produites par le génie ou le talent étaient devenues universelles; les règles adoptées, le code du goût consacré par l'habitude, continuaient à être respectés.

C'était en reconnaissant, en invoquant leur autorité, qu'on accordait l'admiration ou qu'on décernait le blâme. La critique, le blâme d'un coté, l'excitation, l'émulation et l'amitié de l'autre: ce sont deux causes principales qui eurent des influences si considérables pour la splendeur de la littérature du XVII siècle.

Quant à la critique c'est Boileau qui avait la plus grande influence. Il suivait la route que lui traçait son génie; l'instinct l'avait surtout dirigé vers les satiriques. De son temps on applaudissait, il est vrai, aux chefs d'oeuvre de Corneille, aux premières pièces de Molière; mais Chapelain était encore l'oracle de la littérature; l'Académie portait le deuil de Voiture et Cotin était une espèce d'autorité. Que de motifs pour enflammer la bile satirique d'un jeune poète qui, né avec un esprit juste, un tact sûr et délicat et un fonds intarissable de haine pour les sots, se sentait le courage et les moyens de tenter la réforme du Parnasse français et d'achever ce que Molière avait si glorieusement commencé quelques années auparavant! *)

Boileau dit de lui-même (Sat. IX):

En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi;
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.

En même temps M. de Valincour s'est acquis un grand mérite par son discours à l'académie dans lequel il tâche de guérir l'erreur de ce nombre prodigieux de jeunes gens qui, prenant leur fureur d'écrire pour du talent, vont présenter de mauvais vers à des princes, inondent le public de leurs brochures, et qui accusent l'ingratitude de leur siècle. — Mais la critique et le blâme n'attaquèrent que le poète ou l'écrivain. Boileau ne confondit jamais l'homme et l'ouvrage dans ses satires et n'effleura pas

*) Les satires de Boileau, auxquelles nous attribuons tant d'influence sur la littérature et la splendeur pendant ce siècle si fameux, furent néanmoins attaquées par Voltaire, qui appelle quelque part (Mémoire sur la satire) les satires de Boileau „les fautes de sa jeunesse“ et le félicite de les avoir couvertes par le mérite de ses belles Épitres et de son admirable Art poétique. Mais le mérite de ces ouvrages en effet admirables, eût-il été reconnu d'un siècle perverti par les doctrines des détracteurs des Anciens? Le charme continu d'une versification constamment pure, harmonieuse, eût à peine éffleuré des oreilles accoutumées aux sons rauques et discordants des versificateurs alors en réputation.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

même les moeurs de ceux dont un devoir sévère le forçait d'immoler les écrits à la risée qu'eux-mêmes avaient provoquée. Il dit en attaquant Chapelain: (Sat. IX).

Ma Muse en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète . . .
Mais que pour un modèle on montre ses écrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits,
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire:
Ma bile alors s'échauffe et je brûle d'écrire , ...

Même à la cour et devant le roi il était brusque, tranchant, incapable de faire ou de déguiser sa pensée; il ne faisait pas grâce à ce misérable Scarron en présence même de madame de Maintenon.*) Louis XIV n'était pas à l'abri de sa franchise, mais il lui donnait alors un tour délicat qui la faisait agréablement passer. En attaquant et repoussant les fautes des écrivains il montrait des modèles; il reconnaissait les bons ouvrages et réglait le goût en les recommandant:

En vain contre le Cid un ministre se ligue:
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer:
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Boileau dit de la satire: C'est elle qui . . . M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre. (Sat. IX) Par cela il conservait le goût sain et pur, retenait les mauvais écrits, en les citant devant le tribunal des Muses, il fit naître de bons ouvrages et chassait l'usurpation de toutes les avenues du trône où allait s'asseoir en fin la légitimité poétique et littéraire.

Telle fut l'heureuse révolution opérée par les premières satires de Boileau.

A peine la bonne route fut-elle indiquée, que tous les bons esprits s'empressèrent de la suivre.

Le premier qui s'y fit remarquer fut le jeune Racine, dont on jouait alors l'Alexandre. Malgré la distance, déjà sensible, qui sépare cette pièce des Frères ennemis, Racine avait beaucoup à profiter encore des conseils de Boileau, et l'on ne tarda pas à s'en apercevoir. L'amitié la plus constante unit ces deux grands poètes, qui s'éclairaient, s'encourageaient, se consolaient mutuellement et doublaient ainsi la force qu'ils opposaient de concert aux attaques souvent réitérées de la médiocrité jalouse. Quand Racine doutait presque lui-même du mérite d'Athalie: Je m'y connais, disait Boileau; le public y reviendra. — Et lorsque Boileau rebuté par les nombreuses critiques qu'essuyait sa satire contre les femmes, se repentait de l'avoir faite, son ami le rassurait, en lui disant: L'orage passera.

Cette liaison eut peut-être sur les destinées littéraires des Français plus d'influence qu'on ne croit. Une des plus grandes influences sur la littérature française appartient à l'amitié littéraire, à la correction mutuelle, à l'encouragement, aux bons conseils et aux louanges.

---

*) Amar dit de lui (Notice sur Boileau; Éd. Paris): „Personne ne savait corriger avec plus d'habilité que Boileau ce que sa franchise pouvait avoir de trop rude quelquefois, et tirer un compliment adroit de ce qui n'eût été qu' une vérité dure dans la bouche d'un autre. Il lisait un jour au roi un passage de l'histoire de son règne où se trouvait „rebrousser chemin“ [rebrousser Haare etc. wider den Strich kämmen oder streichen, — chemin auf dem Wege wieder umkehren]. Louis XIV l'arrête à ce mot qui le choque; Boileau en soutient vivement la propriété, allègue des autorités et reste seul de son sentiment.“

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Aussi la probité littéraire égalait-elle en eux la probité morale: s'ils furent quelquefois injustes, ce ne fut que par erreur, par prévention ou tout au plus par humeur.

Voici d'autres amitiés. Boileau se réconcilia aussi de bonne foi avec Quinault et même avec Perrault. On n'a point oublié l'éclatant hommage qu'il rendit à la supériorité du genie de Molière. Louis XIV lui demandait quel était l'homme qui honorait le plus son règne: Sire, c'est Molière! — Apprend-il que la pension de Corneille se trouve supprimée, il court à Versailles offrir le sacrifice de la sienne, ne pouvant sans honte, disait-il, recevoir une pension, tandis qu'un homme tel que Corneille en serait privé.

Outre cela ils se communiquèrent les inventions, les règles, les pensées les plus instructives; ils s'exhortèrent et travaillèrent ensemble comme des abeilles laborieuses au miel de la langue. Molière et Racine firent connaissance; alors Racine profitait beaucoup de ce poëte si philosophe. Il se formait aussi des liaisons familières entre d'autres coryphées du XVII siècle: La Fontaine, Chapelle, la Bruyère, Bourdaloue, Nicole, Bernier etc. — On s'encourageait aussi, comme je l'ai dit, par des éloges; Boileau dit de Racine: (Épître VII).

Le Parnasse français, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Et qui, ...
Ne bénira d'abord le siècle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?

Un génie se nourrissait et se perfectionnait par l'autre; les chefs-d'oeuvre faisaient naître des chefs-d'oeuvre; Boileau dit à cet égard: (Épître VII)

Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

D'autres exemples d'une influence mutuelle sont ceux:

Ferrand, conseiller de la cour des aides, qui a fait de très jolis vers, joûtait avec Rousseau dans l'épigramme et dans le madrigal.

Fontenelle donna l'opéra de Thétis et Pélée, dans lequel il imita beaucoup Quinault et qui eut un grand succès. Son esprit s'étendit à tout; il essaya aussi ses forces au théâtre tragique et voulait égaler Pierre Corneille, son oncle.

Racine fit la tragédie de Théagène et la présenta à Molière; Molière lui donna le sujet des Frères ennemis. Racine consultait Corneille sur la tragédie d'Alexandre. Il est à remarquer, que Corneille lui conseilla de ne plus faire de tragédies.

Le maréchal, duc de Villars savait par coeur les beaux endroits de Corneille, de Racine et de Molière, qu'il citait et vantait partout.

Tant de zèle et tant d'assiduité était entretenu presque uniquement par les beaux modèles et les exemples de l'antiquité; on était toujours leur passionné admirateur. L'imitation était grande et l'admiration constante et unanime. Boileau dit de son temps: Aujourd'hui ce ne sont point les Schrévélius,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

les Pararédus, les Ménagius, ni pour me servir des termes de Molière, les savants en us, qui goûtent davantage Homère, Horace, Cicéron, Virgile. Ceux, que j'ai toujours vus les plus frappés de la lecture des écrits de ces grands personnages, ce sont des esprits du premier ordre, ce sont des hommes de la plus haute élévation; vous y trouverez non seulement des Lamoignon, des d'Aguesseau, des Troisville, mais des Condé, des Conti et des Turenne.

On imitait, on adorait les Anciens, mais on ne prétendait pas à les surpasser en élégance et en beauté; on se disait en secret ce que Stace s'était dit à lui-même:

. . . . . nec tu divinam Aeneida tenta;
Sed longe sequere et vestigia semper adora.

Boileau a tort, quand il dit (Lettre à M. Perrault): Notre siècle, ou, pour mieux parler, le siècle de Louis le Grand, est non seulement comparable, mais supérieur à tous les plus fameux siècles de l'antiquité, et même au siècle d'Auguste.

Les Français n'ont point de poëtes héroïques ni d'orateurs qu'ils puissent comparer aux Virgile et aux Cicéron; il faut convenir que leurs plus habiles historiens sont petits devant les Tite Live et les Salluste: on peut passer condamnation sur la satire et sur l'élégie, quoiqu'il y ait des satires de Regnier admirables et des élégies de Voiture, de Sarrazin, de la comtesse de Suze, d'un grand agrément.

L'admiration et l'imitation enfantèrent une grande quantité de traductions et ces traductions avaient peut-être une plus grande influence sur la littérature qu'on ne croit. Or elles offrirent aux auteurs une bonne occasion d'apprendre ce que contenaient les livres qu'ils ne pouvaient pas lire tous; ils en tiraient de nouveaux sujets et complétaient leur connaissance de l'antiquité. D'autre part les traductions introduisirent les moins instruits dans les idées de l'antiquité, préparaient et perfectionnaient le goût pour les chefs-d'oeuvre qui présentaient presque tous une image fidèle des anciens ouvrages.

Ceux qui ont eu la plus grande influence par leurs traductions sont:

1) L'abbé Mongault qui a fait la meilleure traduction qu'on ait faite des lettres de Cicéron.

2) L'abbé d'Olivet à qui on doit les traductions les plus élégantes et les plus fidèles des ouvrages philosophiques de Cicéron, dont il a aussi traduit les Catilinaires et les Philippiques.

3) François Tallemant, second traducteur de Plutarque.

4) Toureil, célèbre par sa traduction de Démosthènes.

5) Vaugelas qui retoucha pendant trente ans sa traduction de Quinte-Curce.

6) Jean Segrais dont les églogues et la traduction de Virgile furent estimées.

7) Le baron des Contures qui traduisit en prose et commenta Lucrèce vers le milieu du règne de Louis XIV.

8) Madame Dacier qui a fait la traduction d'Homère, la plus fidèle par le style et la plus instructive par les notes.

Cela suffira pour montrer que l'esprit du temps et l'imitation ont fait beaucoup d'auteurs agréables qui même en quelque sorte surpassèrent les Anciens. De ce nombre par exemple sont les Essais de morale par Pierre Nicole: le chapitre surtout des moyens de conserver la paix dans la société est un chef d'oeuvre auquel on ne trouve rien d'égal en ce genre dans l'antiquité. — De même l'Esprit des lois par Montesquieu. On doit, dit Voltaire, le mettre au rang des livres originaux qui ont illustré le

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

siècle de Louis XIV et qui n'ont aucun modèle dans l'antiquité. — A cet égard dit Voltaire: (Siècle de Louis XIV; écrivains: Molière). Il faut avouer que si l'on compare l'art et la régularité de notre théâtre avec ces scènes decousues des Anciens, ces intrigues faibles, cet usage grossier de faire annoncer par des acteurs, dans des monologues froids et sans vraisemblence, ce qu'ils ont fait et ce qu'ils veulent faire; il faut avouer, dis-je, que Molière a tiré la comédie du chaos, ainsi que Corneille en a tiré la tragédie, et que les Français ont été supérieurs en ce point à tous les peuples de la terre. Il appelle Molière le meilleur des poètes comiques de toutes les nations.

L'imitation des Anciens ne resta pas l'unique et seule: bientôt on professa aussi une admiration absolue pour d'autres littératures, telle fut aussi l'ardeur de la nouveauté.

Toutes ces influences intérieures: la critique, l'excitation, l'amitié littéraire, l'imitation, les traductions qui se fondèrent sur les grandes préparations du siècle précedant firent naître les vrais crèateurs d'une littérature nationale. Elles avaient enfanté et élevé les grands génies qui bientôt se frayaient leurs propres chemins. Car la littérature du XVII siècle n'est pas uniquement une littérature d'imitation. De qui Pascal a-t-il imité ses Provinciales? Molière a-t-il imité les Femmes savantes, le Misanthrope, le Tartufe? Racine a-t-il imité Esther, Athalie, Bajazet? Boileau a-t-il imité le Lutrin? Quel Grec ou quel Romain a donné à Bossuet et à Fléchier les modèles de leurs oraisons funèbres, à Bourdaloue et à Massillon le type de leurs sermons? Où la Bruyère a-t-il puisé le fond de ses caractères? Quel rhéteur de Rome ou d'Athènes dictait à Madame de Sevigné ses lettres inimitables? Sur quel opéra grec ou latin Quinault a-t-il calqué son Amadis et son Roland? Et toutes les fables de La Fontaine sont-elles bien dans Ésope et dans Phèdre? C'est créer que d'imiter ainsi. Mais néanmoins il faut avouer q'ils doivent leur clarté, leur exactitude, leur élégance à l'influence des Anciens; car depuis le temps de la renaissance des lettres, où l'on a pris les Anciens pour modèles: Homère, Démosthène, Virgile, Cicéron, ont en quelque manière réuni sous leurs lois tous les peuples de l'Europe et fait de tant de nations différentes une seule république des lettres. Mais on sent toujours dans les meilleurs écrivains le caractère de leur pays, puisqu'au milieu de cet accord général, les contumes de chaque peuple introduisent dans chaque pays un goût particulier.

Au milieu de ces progrès de la langue, du développement et de la naissance des plus grands esprits, s'étendit et resplendissait le glorieux règne de Louis XIV. Qui peut nier que la littérature française fut nourrie et élevée, pour ainsi dire, par ce grand roi, que sous la tutèle de la cour et de la noblesse, le génie de la langue et les principes de l'art furent réformés?

Cette influence est très remarquable. L'influence royale sur le développement de la littérature française devait augmenter rapidement, lorsque Richelieu eut fondé l'Académie française, affermi la monarchie et concentré dans les mains du souverain toutes les forces de la nation. Louis XIV malgré tous les défauts de son caractère, qu'une éducation négligée avait augmentés encore, avait beaucoup de bon sens et un goût prononcé pour tout ce qu'il y avait de beau et de grand; il était non seulement le plus puissant et le plus brillant des monarques de son siècle, mais aussi le plus cultivé et le plus instruit. Pour glorifier sa cour et son règne, il ne manqua pas d'assembler autour de son trône l'élite des écrivains et des artistes de son temps; et sa munificence extrême en fit bientôt des panégyristes enthousiastes.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Voici ce que Boileau dit de lui: L'art poétique Ch. 4.

Muses dictez sa gloire à tous vos nourrissons:
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille pour lui rallumant son audace,
Soit encor le Corneille et du Cid et d'Horace;
Que Racine enfantant des miracles nouveaux,
De ses héros sur lui forme tous les tableaux;
Que de son nom, chanté par la bouche des belles,
Benserade en tous lieux amuse les ruelles;
Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts,
Que pour lui l'épigramme aiguise tous ses traits.

Poëtes, orateurs, savants, peintres, sculpteurs, français et étrangers, tous s'empressèrent de répandre à l'envi la gloire du grand Louis. La haute noblesse ne tarda pas d'imiter l'exemple de la cour, de protéger les auteurs, de critiquer leurs ouvrages et de prononcer les sentences de goût. Les cercles spirituels surtout, connus sous le nom de coteries, devinrent les hauts tribunaux littéraires et exercèrent une influence d'autorité à laquelle aucun auteur ne put se soustraire. La France admirant l'éclat du règne de Louis XIV a nommé cette époque l'age d'or de la littérature en la comparant aux temps de Périclès, d'Auguste et des Médici. En effet on ne saurait disconvenir que la langue française acquit par ces liaisons aristocratiques une certaine perfection ou délicatesse de conversation, une pureté, une correction et une élégance de style tout-à-fait inconnues jusqu'alors.

Les bons effets de ces hautes protections prévalurent beaucoup. Les vertus positives de la poésie, telle que la fantaisie et le sentiment s'augmentèrent de plus en plus; auparavant on ne s'en souciait guère ou on les traitait de mauvais goûtet d'indécence. Car on ne doit pas nier, que la grâce et la protection dn grand roi excitait outre les génies immortels une foule d'hommes, qui envièrent le seul triomphe de passer pour des écrivains de bon goût, c'est-à-dire pour emporter la faveur de la cour et des salons; de sorte que, pour gagner une pension, une distinction, ou la seule approbation du roi, d'un prince on d'une marquise, ils n'hésitaient point de braver la nature et de dédaigner l'applaudissement du peuple. Mais chez les meilleurs auteurs la littérature devint élégante, mais pas aux dépens de l'imagination, de l'energie et de la vérité.

C'était donc la grâce de ce grand roi qui fécondait les génies, excitait l'énergie d'étude, cultivait et protégeait les sciences et les beaux arts; quelles influences la littérature française ne dut-elle pas à cette munificence royale, à cette splendeur et à tant de gloire, qui entouraient le trône? Si le règne d'Auguste donnait de si grands écrivains, si ses exploits, sa cour remplie de grands hommes donnait aux écrivains de quoi s'enthousiasmer: que manquait-il aux écrivains du XVII siècle? — Quelles matières ne vois-je pas là pour l'imagination, qui s'allumait par le spectacle des grands événements, dont on était témoin; quelle cour, quels exploits, quel cercle des plus beaux esprits, des plus grands caractères, des hommes sans égaux dans ce siècle! Ce grand monarque eut à la tête de ses armées Turenne, Condé, Luxembourg, Catinat, Créqui, Boufflers, Montesquiou, Vendôme et Villars. Duquesne, Tourville, du Guaytrouin, commandaient ses escadres. Colbert, Louvois, Torcy étaient appelés à ses conseils. Bossuet, Bourdaloue, Massillon lui annoncèrent ses devoirs. Son premier sénat avait Molé, Lamoignon pour chefs,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Talon et d'Aguesseau pour organes. Vauban fortifiait ses citadelles, Riquet creusait ses canaux, Perrault et Mansard construisaient ses palais; Montansier, Bossuet, Fénélon, Huet, Fléchier, l'abbé Fleury élévaient ses enfants.

De ces circonstances résultent cette hardiesse dans les maximes, cette indépendance dans les idées, ce jugement audacieux de toutes choses, qu'on remarque dans Corneille, dans Mézéray, dans Balzac, dans Saint-Réal, dans Lamothe-Levayer. Un peu après et plus particulièrement pendant les troubles de la Fronde on voit une foule d'écrits d'un autre caractère, qui devait aussi bientôt disparaître. — La légèreté, la familiarité la gaîté souvent profondes de Charleval, de Saint-Evremont, d'Hamilton, son élève, quoilqu'il ait écrit plus tard, dépendent aussi des influences de cette époque.

Tout cela avait une influence énorme sur l'esprit et sur l'imagination des écrivains, qui enflammés par tant d'excellents spectacles prirent la plume et se rangèrent autour du trône pour composer des ouvrages immortels; chacun d'eux peut dire avec Horace: Exegi monumentum aere perennius. C'étaient Corneille, Racine, Molière, Quinault, La Fontaine, la Bruyère et Boileau qui s'approchaient du roi, éclairaient sa raison et amusaient ses loisirs. Vraiment il me semble qu'un tel cortège de génies immortels égale tous ces grands hommes dont Auguste s'était entouré; l'Auguste français et son règne trouvent leurs éloges chez plusieurs auteurs; Voltaire dit dans sa Henriade ch. 7:

Siècle heureux de Louis, siècle que la nature
De ses plus beaux présents doit combler sans mésure,
C'est toi qui dans la France amènes les beaux arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards;
Les Muses à jamais y fixent leur empire;
La toile est animée et le marbre respire.
Quels sages, rassemblés dans ces augustes lieux,
Mésurent l'univers, et lisent dans les cieux;
Et dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière!
L'erreur présomptueuse, à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit . . . . .

Louis XIV accorda aux savants et aux artistes cette faveur, cette protection sans laquelle les arts et les sciences ne peuvent fleurir. Je dis cette faveur, cette protection aussi dans le sens spécialement matériel. Beaucoup de bons écrivains auraient été dans l'extrême misère et dans la nécessité de se taire ou de mourir de faim, si la munificence du roi, du Cardinal de Richelieu, de Colbert et d'autres n'avait pas donné des pensions. L'ancien poëte Iuvenal dit: Sat. 7, 62. . . . Satur est quum dicit Horatius, evoe. Boileau dit presque le même dans son art poétique Ch. 4 et montre avec quelle raison ce poëte l'a dit.

Voici ces vers:

. . . . . dans la disette une Muse affamée
Ne peut pas . . . . . subsister de fumée;
Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Goûte peut d'Hélicon les douces promenades:
Horace a bu son soûl quand il voit les Ménades.

La munificence royale sauvait la plupart des auteurs d'une telle indigence. Le nombre de ceux qui reçurent des pensions ou des gratifications est très grand; on y compte Boileau, Corneille, Molière, Racine, Patru, Billault,*) du Cange, Quinault. La Fontaine fut le seul des grands hommes de son temps qui n'eut point de part aux bienfaits de Louis XIV; il y avait droit par son mérite et sa pauvreté. Boileau loue cette munificence par ces mots (art. poétique Ch. 4):

(L'indigence) . . . cette affreuse disgrâce
Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
Et que craindre en ce siècle, ou toujours les beaux arts
D'un astre favorable éprouvent les regards;
Où d'un prince éclairé la sage prévoyance
Fait partout au mérite ignorer l'indigence.

Ainsi les lettres pouvaient prospérer à l'abri de l'indigence si ennemie des élans de l'esprit; cette sûreté eut une influence remarquable sur la prospérité et la splendeur de la littérature de cet illustre siècle. Quelques-uns de ces hauts protecteurs favorisaient non seulement les bons écrivains, mais ils les influençaient et les encourageaient aussi par leur exemple. Entre autres c'est Richelieu qu'on doit mettre parmi les écrivains; le plus beau de ses ouvrages est La digue de la Rochelle; il donnait à cinq autres les sujets des pièces représentées au Palais-cardinale et favorisait George de Scudéri. Louis XIV lui-même montrait à Boileau quelquefois des vers qu'il s'était amusé à faire.

Richelieu eut une triple influence sur la littérature du XVII siècle: il l'influençait non seulement par sa munificence, par son exemple, mais aussi par un institut, qui sera son monument chez la postérité: c'est l'Académie, dont Louis XIV était plus tard le protecteur; elle tâchait de donner à la langue française la précision, la correction et l'élégance, qui lui manquaient alors. Cette Académie fut influencée par Boileau, qui la tenait dans le bon goût et qui sacrifiait sans ménagement les principaux membres à la défense des saines doctrines, et dont le reste, au temps où il prit place dans cette compagnie, valait à peine „l'honneur d'être nommé."

Une société qui depuis longtemps n'est guère citée qu'en ridicule, mais qui par le rang et le mérite de ceux qui la composaient devait avoir de l'influence: le fameux Hôtel de Rambouillet, servit aussi à quelque chose. Cet hôtel accoutumait à avoir de l'esprit sur tous les objets; et c'est par là qu'il faut commencer; on apprend ensuite à n'avoir sur chaque objet que la sorte d'esprit convenable et c'est par là qu'il faut finir: c'est l'abrégé de la perfection et du goût.

Voiture avait aussi de l'influence sur la littérature française, Voiture, de tous les beaux esprits le plus à la mode, qui, bienvenu à la cour, où il avait des places honorables, homme de lettres et homme du monde, avait une de ces réputations imposantes que l'on craint d'attaquer, et devant qui Boileau lui-même, à la vérité jeune encore, se prosterna comme toute la France. Quoiqu'elle ait reconnu depuis,

*) Qui eut des pensions du cardinal de Richelieu et de Gaston, frère de Louis XIII. Saumaise n'accepta pa l'offre d'une pension de 12000 francs faite par Richelieu; il passa presque toute sa vie hors de France à l'exemple de Descartes.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

avec ce même Boileau, tous les défauts de Voiture, il ne faut pas croire qu'il ait été sans influence. La Harpe dit: (Discours sur l'état des lettres en Europe.) „Il avait l'esprit fin et délicat et dans plusieurs de ses écrits il donna la première idée de cet art heureux et difficile que Voltaire a si éminemment possédé dans la poésie badine et dans le style épistolaire, l'art de rapprocher et de familiariser ensemble le talent et la grandeur sans compromettre ni l'un ni l'autre."

Marot et Malherbe avaient encore dans ce siècle de l'influence. Boileau les recommande par ces mots: Art poétique Ch. I. Imitons de Marot l'élégant badinage . . . . de Malherbe il dit:

Tout reconnut ses lois: et ce grand guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encore de modèle.
Marchez donc sur ses pas: aimez sa pureté
Et de son tour heureux imitez la clarté.

il défend l'imitation de Ronsard:

Mais sa Muse, en français parlant grec et latin
Vit dans l'age suivant, par un retour grotesque
Tomber de ces grands mots le faste pédantesque.

Une assez grande influence sur la littérature française fut celle des grands hommes de l'école à Port-Royal: ce furent les bienfaiteurs des lettres. Héritiers et disciples de la littérature des Anciens, ils apprirent aux Français à le devenir. Les excellentes études qu'ils dirigeaient, leurs principes de grammaire et de logique, les meilleurs que l'on connût jusqu' à eux, leurs livres élémentaires qui ont fourni tant de secours par la connaissance des langues; tous leurs ouvrages écrits sainement et avec pureté et ce mérite qui n'appartient qu' à la supériorité, de savoir descendre pour instruire, voilà ce qui servit à consommer la révolution que le goût attendait pour éclairer le génie. Pour tout dire en un mot, c'est de leur école que sont sortis Pascal et Racine; Pascal qui donna aux Français le premier ouvrage, où la langue ait paru fixée et où elle ait pris tous les tons de l'éloquence; Racine, le modèle éternel de la poésie française. Cet excellent Pascal et plusieurs autres écrivains se ressentent aussi des influences de la Fronde: ils surent conserver le style du héros de la Fronde. Plus tard, lorsque le grand Arnaud vivait dans l'éxil, son ami n'aurait pu „empreindre les Provinciales" de ce caractère de force et d'indépendance qui se montre également dans la plaisanterie et dans le sarcasme sérieux. Molière qui avait vécu dans la société de plusieurs de ces hommes en garda quelque chose de mâle dans son talent, de profond dans ses observations et de plaisant dans sa manière. Racine, plus jeune, mais qui avait fréquenté les derniers restes de cette école, en montre des traces dans ses premièrs ouvrages; et sans doute „Britannicus" méconnu par une cour et un public déjà changés, est un résultat de cette première direction.

Arrêtons- nous un moment ici pour voir quelles influences les circonstances ont eues sur la nation elle-même et comment la société a influencé les écrivains.

La littérature qui jadis était une chose à part, une région étrangère aux affaires du monde, un sanctuaire interdit au vulgaire, où l'esprit cherchait le travail et la distraction, allait se mêler à l'ensemble de la nation, devenir une partie des moeurs, dépendre de leur caractère qu'elle modifiait à son tour. Ses lettres se répandaient chaque jour davantage; consequemment, elles subissaient de plus en plus l'influence de la société et la société reconnaissait de plus en plus la domination des lettres. Une grande

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

influence peut être attribuée à ces réunions, où l'on s'honorait de rassembler les écrivains, où l'on cherchait l'art d'exciter leur esprit pour en jouir à chaque moment, où l'on exaltait leur amour-propre par une continuelle flatterie, où ils s'habituaient à substituer les aperçus rapides, les expressions fines et fugitives de la conversation, aux opinions mûries et discutées intérieurement par la réflexion et le travail, où ils se créaient par le charme de leur esprit un rang et un pouvoir facilement acquis. Ils apprirent là je ne dit pas tout-à-fait, mais certainement en grande partie de s'efforcer à produire l'interêt non par le développement des sentiments, mais par le mouvement des situations, et à chercher plus la vérité que la grandeur. La tragédie surtout obtint par cela une couleur bien déterminée; la comédie se ressentit aussi de ces influences, elle obtint des succès par la peinture naïve et profonde du coeur humain où Molière avait excellé où Dancourt et le Sage l'avaient imité. Un certain langage de convention ne s'était pas emparé de la comédie. Les caractères, les moeurs, les incidents mêmes étaient pris dans la nature. On n'était pas trop heureux, comme quelque temps après, les imitateurs des coryphées, quand la peinture d'un ridicule du moment pouvait avoir quelque vérité; il n'était pas rare comme alors qu'on sût offrir le tableau fidèle; on savait par le commerce que tout est situation pour celui qui connait bien le coeur et les caractères; c'est pourquoi on ne recherchait pas soigneusement des situations gaies ou intéressantes dont on calculait les effets; c'est pourquoi on ne concertait pas des plans, des contrastes pour plaire au spectateur ou pour le séduire. On avait — et surtout ce grand Molière — ce talent comique qui révèle la nature comme par instinct; on ne s'inquiétait pas des moyens que l'art peut fournir pour produire de l'effet. On avait la vérité des personnages, la vérité des propres sentiments et de l'imagination.

Par ces influences il est arrivé que les sciences devinrent tout à coup un haut titre de gloire pour la nation. Des hommes profonds dans les sciences eu montraient la marche et l'esprit, les envisageaient d'un coup d'oeil philosophique et traçaient le chemin à tous ceux qui s'y sont illustrés dans ce siècle. Maintenant il sera à propos de parler encore plus spécialement des coryphées de la littérature française pour voir combien ils s'influençaient les uns les autres et firent éclater la splendeur de la littérature du XVII siècle.

Avant tout ce furent la satire, la comédie et la tragédie qui firent les progrès les plus positifs. Quant à la tragédie elle est parvenue au XVII siècle à sa perfection par Corneille et Racine. C'est Corneille qui a le plus développé le génie national sous ce rapport; c'est lui qui forme une époque remarquable dans l'histoire de la tragédie française et qui doit être regardé comme le père de ce qu'on appelle en France le théâtre classique. C'est l'autre Eschyle, de qui Horace dit Ars poet. 275:

Aeschylus . . . . . .
Et docuit magnumque loqui nitique cothurno.

On pourrait convenir — si licet parva componere magnis — que Corneille a quelque ressemblance avec Eschyle par sa sublimité et son énergie; Racine avec Sophocle par sa tendresse et son élégance. Corneille fut le père du sublime, Racine fut le père du tendre et du pathétique. Voltaire dit de lui: Il est tout fait, il n'y a qu'à écrire au bas de chaque page: beau, pathétique, harmonieux, sublime. Voltaire le croyait le plus parfait de tous les poètes français et le seul qui soutienne constamment l'épreuve de la lecture. Selon son jugement Racine termina en 1677 sa carrière dramatique par sa plus belle et parfaite tragédie de Phèdre. Racine disait lui-même que s'il avait produit quelque chose de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

parfait, c'était Phèdre.*) Le caractère de Phèdre que Voltaire appelle „le chef-d'oeuvre de l'esprit humain et le modèle éternel, mais inimitable de quiconque voudra jamais écrire en vers," est incontestablement le plus tragique et le plus sublime qu'il y ait au théâtre. Voici ce qu'en dit son ami Boileau dans ces vers pour mettre au bas du portrait de Racine:

Du théâtre français l'honneur et la merveille
Il sut résusciter Sophocle en ses écrits
Et dans l'art d'enchanter les coeurs et les esprits
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

. . . et dans un de ses épîtres il dit Epître VII à M. Racine:

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée.

Quant aux ouvrages de Corneille il suffira de dire que le succès du Cid fut tel qu'il était passé en proverbe de dire: cela est beau comme le Cid. Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées; Racine se conforme aux nôtres. Celui-là peint les hommes tels qu'ils devaient être; celui-ci les peint tels qu'ils sont. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit; l'autre plaît, remue, touche, pénètre: ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison, est manié par le premier; et par l'autre ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là des maximes, des règles et des préceptes; et dans celui-ci du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille, l'on est plus ébranlé et plus attendri à celle de Racine. — Jean Rotrou, le fondateur du théâtre, influençait tellement Corneille que celui-ci l'appelait son père; mais bientôt le père fut influencé par le fils, car Venceslas, le chef-d'oeuvre de Rotrou, ne fut composé qu'après le Cid. Rotrou fut pour Corneille ce que fut le prédicateur Senault à l'égard du P. Bourdaloue. — Corneille a produit des imitateurs et des rivaux plus ou moins heureux, comme Fontenelle, qui essaya ses forces au théâtre tragique, mais il n'avait pas le talent de Corneille, son oncle, pour la tragédie. George de Scuderi balança quelque temps la réputation de Corneille. Plus tard le fils de Joseph Saurin a fait la tragédie de Spartacus dans laquelle il y a des traits comparables à ceux de la plus grande force de Corneille. L'ermite Tristan avait fait la tragédie de Mariamne dont le prodigieux et long succès fut le fruit de l'ignorance où l'on était alors: il fallut plus d'une tragédie de Corneille pour la faire oublier.

Racine avait aussi ses imitateurs; il forma sans le vouloir une école comme les grands peintres; Voltaire dit: ce fut un Raphaël, qui ne fit point de Jules Romain: mais au moins ses premiers disciples écrivirent avec quelque pureté de langage. Campistron fut l'élève de Racine; ses pièces sont faiblement écrites, dit Voltaire, mais au moins le langage est pur. Jean de la Chapelle fut aussi de ceux qui tâchaient d'imiter Racine. Les influences de Racine et de Quinault ont fait oublier les grands romans, dont ils ont un peu imité le style, en parlant au coeur un langage plus vrai, plus tendre et plus harmonieux.

*) C'est dommage qu'Antoinette des Houllières soit l'auteur du mauvais sonnet contre l'admirable Phèdre de Racine.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La Comédie dut le plus à Molière, qui fut le meilleur des poètes comiques de toutes les nations. Molière a tiré la comédie du chaos, ainsi que Corneille en a tiré la tragédie et que les Français ont été supérieurs en ce point à tous les peuples de la terre. Voltaire dit: Molière avait d'ailleurs une sorte de mérite que ni Corneille, ni Racine, ni Boileau, ni La Fontaine n'avaient pas; il était philosophe et il l'était dans la théorie et dans la pratique.

Boileau l'appelle, Sat. II à M. de Molière:

Rare et fameux esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail et la peine,
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
Et qui sait à quel coin se marquent les bons vers . . . .

Ses imitateurs furent: François Regnard, Brueys, Palaprat et Lesage. La comédie avait plus de vigueur et de gaîté. Les caractères, les ridicules, la physionomie des divers états de la société avaient quelque chose de saillant. Regnard et Dancourt représentent avec une grande verve de plaisanterie et d'esprit les moeurs de leur temps. Ce que Regnard était à l'égard de Molière dans la haute comédie, le comèdien Dancourt l'était dans la farce.

Lesage, leur rival dans la comédie, appliquait aussi le même genre de talent au roman, qui prenait ainsi entre ses mains un caractère tout nouveau. Il n'appartenait qu'à un auteur de l'école de Molière de produire Gil Blas qui n'est en effet qu' une comédie. Lesage comme Molière savait approfondir l'homme sans le disséquer. Brueys et Palaprat ont composé ensemble deux jolies pièces.

A la fin de ce petit ouvrage sur les différentes influences auxquelles la littérature française dut sa splendeur dans ce grand siècle, n'oublions pas celle qui contribua beaucoup à cette splendeur: c'est le grand nombre d'excellents hommes qui fut produit par les influences déjà traitées, et qui influençait les sciences à son tour. Voici les principaux de ce nombre:

1) Pierre Bayle, fameux par son dictionnaire. 2) Samuel Bochart, un des plus savants hommes de l'Europe. 3) Du Gange, on est effrayé de l'immensité de ses connaissances. 4) Crébillon, qu'il faut ranger parmi les genies qui illustrèrent le siècle de Louis XIV. 5) Descartes, célèbre par ses méditations et son discours sur la méthode. 6) Desmarets de Saint-Sorlin, sa comédie Les Visionnaires passa pour un chef-d'oeuvre. 7) Montesquieu, dans son Esprit des lois on a trouvé beaucoup plus de génie que dans Grotius et dans Puffendorf. 8) Quinault, célèbre par ses belles poésies lyriques; personne n'a jamais égalé Quinault. 9) Nicolas Regnier, pas encore surpassé en solidité dans son Histoire. 10) Ad. Billault (le Hans Sachs français), menuisier à Nevers, devint poète dans sa boutique. 11) Saumaise, homme d'une érudition immense. 12) Mainard, on peut le compter parmi ceux qui ont annoncé le siècle de Louis XIV.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le nombre des dames qui ont illustré ce beau siècle est une des grandes épreuves des progrès de l'esprit humain; voici les plus célèbres:

1) La Marquise de Lambert, Traité de l'amitié. 2) La Marquise de Maintenon, lettres. 3) Madame de Sévigné, lettres. 4) La comtesse de la Suze, élégies. 5) Gabrielle-Emilie Breteuil, elle a éclairci Leibnitz, traduit et commenté Newton. 6) Madame Dacier, un des prodiges du siècle de Louis XIV; nulle femme n'a jamais rendu plus de services aux lettres; traduction d'Homère. 7) Antoinette des Houllières, elle a cultivé la poésie. 8) Magdalaine Scudéri, elle a fait des vers agréables et les romans de la Clélie et du Cyrus.

La langue fut spécialement influencée par:

1) Joseph d'Olivet qui a rendu service à la grammaire française par les observations les plus fines et les plus exactes.

2) Vaugelas qui est un des premiers qui ont épuré et reglé la langue.

3) Regnier Desmarets qui a rendu de grands services à la langue.

4) L'abbé Girard; son livre des Synonymes est très utile; il subsistera autant que la langue, et servira même à la faire subsister.

5) Patru, le premier qui ait introduit la pureté de la langue dans le barreau.

Je m'arrête ici; après l'énumération des différentes influences auxquelles la littérature française dut sa splendeur sous le siècle de Louis XIV; je finis avec les mots de Voltaire qui dit de ce fameux siècle: Toutes les sciences et tous les arts furent poussés aussi loin que l'industrie humaine a pu aller; et c'est à quoi a travaillé une société de savants remplis d'esprit et de lumière. Cet ouvrage immense et immortel semble accuser la brièveté de la vie des hommes.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf